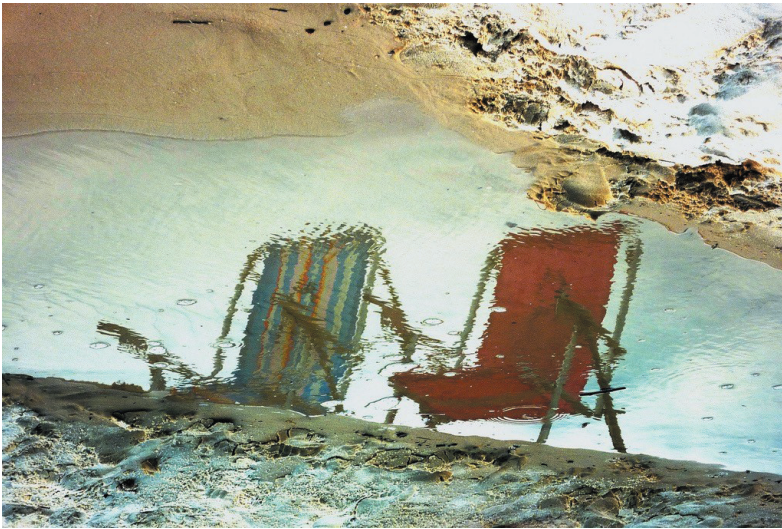


Ioana MARCU

**LA PROBLÉMATIQUE DE L'« ENTRE(-)DEUX »
DANS LES LITTÉRATURES DES « INTRANGER·E·S »**



L'Harmattan

Études transnationales, francophones et comparées
Transnational, Francophone, and Comparative Studies



La problématique de l'« entre(-)deux »
dans les littératures des « intranger·e·s »

Études transnationales, francophones et comparées **Transnational, Francophone and Comparative Studies**

Collection dirigée par / *Book Series Directed by* Hafid Gafaïti

Les mouvements migratoires dans le monde ont donné naissance à des diasporas et des cultures immigrées qui simultanément transforment les sociétés et les immigrés et contribuent à la formation d'identités et de cultures globales ou transnationales. Le but de cette collection est d'explorer les processus à partir desquels ces phénomènes ont donné naissance à des cultures nationales et transnationales ainsi que d'analyser les modalités selon lesquelles les diasporas contribuent à la production de nouvelles identités et discours qui défient les modes de pensée traditionnels sur l'identité, la nation, l'histoire, la littérature, l'art et la culture dans le contexte postcolonial. Elle vise à contribuer aux débats sur ces phénomènes, leurs problématiques et discours à partir d'une perspective interdisciplinaire et plurilingue au-delà des cloisonnements idéologiques, politiques ou théoriques. Elle a également pour but de renforcer les liens entre la théorie critique et les études culturelles. Finalement, son objectif est de développer les relations entre les études francophones, anglophones et comparées dans un cadre transnational.

Cette collection tente de multiplier les échanges entre les universitaires et étudiants francophones, anglophones et autres et de transcender les barrières culturelles et linguistiques qui caractérisent encore nombre de publications.

Migratory movements in the world have led to the formation of diasporas and immigrant cultures that transform both societies and immigrants themselves, while contributing to global or transnational identities and cultures. The aim of this book series is to explore the processes by which these phenomena led to the constitution of national and transnational cultures. In addition, it studies how diasporas contribute to the construction of new identities and discourses that challenge traditional ways of thinking about identity, nation, history, literature, art and culture in the postcolonial context. It aims to contribute to the discussion of these issues from an interdisciplinary and multilingual perspective beyond ideological, political and theoretical exclusions. Its objective is to reinforce the links between critical theory and cultural studies and to develop the relations between Francophone and comparative studies in a transnational framework.

This book series attempts, on the one hand, to enhance the communication and to strengthen the relations between Francophone, Anglophone and other scholars and students and, on the other hand, to transcend the cultural and linguistic barriers that still characterize many publications.

Ioana MARCU

La problématique de l'« entre(-)deux »
dans les littératures des « intranger·e·s »

L'Harmattan

© L'Harmattan, 2019
5-7, rue de l'École-Polytechnique, 75005 Paris

<http://www.editions-harmattan.fr>

ISBN : 978-2-343-13870-1
EAN : 9782343138701

À mon fils,
À mon mari,
À mes parents.

L'entre-deux guerres. Un pont entre deux rives. Un homme entre deux âges. Avoir le cul entre deux chaises. Nager entre deux eaux. Être pris entre deux feux. [...] Dans chaque cas, un certain espace est créé, espace ambigu, positif ou négatif, ou les deux à la fois, qui est symbole de passage, de rapprochement, entre des réalités contradictoires ou opposées. Un espace créateur abolissant les frontières et subvertissant les règles, favorisant les rencontres et pouvant être interprété de cent manières différentes. Cet espace, c'est l'entre-deux.

Caroline Prud'Homme

Remerciements

J'exprime ma gratitude à ma directrice de thèse, Madame Zineb Ali Benali et aux membres du jury, Messieurs Romuald Fonkoua (président du jury), Charles Bonn (rapporteur), Hafid Gafaiti (rapporteur) et Lionel Ruffel.

Je tiens à remercier Ramona Malița, Adina Tihu, Dorina Chiș-Toia, Cristina Tănase, Guillaume Dujardin et François Le Guennec pour leurs conseils, leur soutien et leur disponibilité de faire la relecture de cet ouvrage.

Un grand merci à Vasi, mon mari, à Maria et Mihail, mes parents, et à Maria, ma tante.

Sommaire

Remerciements	11
Avant-propos	15
Premier Chapitre. <i>Prolégomènes</i>	19
Deuxième Chapitre. <i>Réception</i>	41
Troisième Chapitre. <i>Ancrage</i>	59
Quatrième Chapitre. <i>Désignation</i>	73
Cinquième Chapitre. <i>Genre littéraire</i>	259
Conclusion.....	273
Bibliographie générale	279
Annexes	315
Table des matières	341

Avant-propos

Notre premier contact avec la littérature issue de l'immigration a eu lieu lorsque nous étions en train de nous documenter pour un sujet de thèse. C'est à ce moment-là que nous avons découvert l'ouvrage *L'immigration dans le roman francophone contemporain* de Christiane Albert. Nous en avons appris (avec surprise) l'existence à l'intérieur du paysage littéraire français d'une littérature « atypique », inattendue, hors norme ou plus exactement *hors lieu*. Nos représentations concernant le corpus littéraire français ont été tout d'un coup bouleversées. L'auteur parlait dans son livre de la « nouvelle génération d'écrivains de l'immigration », de la « littérature beur », « migrante » ou « postcoloniale », et cela nous a tout de suite séduite.

À mesure que nous avançons dans nos lectures et nos recherches, une sorte de leitmotiv a retenu notre attention : cette littérature inattendue « nage » dans un « entre(-)deux » envisagé à la fois comme *dialogue* et comme *rupture* constamment et partout présent (statut, champs littéraire, appellation, espace narratif, langue d'écriture, temps narratif, personnages, etc.). L'omniprésence de cette question n'est pas gratuite ; elle permet d'attribuer une multitude de significations aux sous-éléments auxquels elle se rapporte, qu'ils appartiennent au niveau *extratextuel* ou *intratextuel*.

Avant de pénétrer dans l'univers *intratextuel*¹, il nous a semblé essentiel, en tant que lecteur et chercheur extérieur à l'espace français, en dehors des débats que cette littérature a provoqués (et continue à le faire), d'éclaircir quelques aspects problématiques – statut, champ littéraire de rattachement, appellation, genre littéraire – qui se prêtent aisément à une analyse sous l'angle de l'« entre(-)deux » justement grâce à leur condition intermédiaire entre « ici » et « ailleurs », « adéquat » et « insoutenable », « bon » et « mauvais », « nommable » et « innommable », « fiction » et « réalité », etc. Il nous a semblé également fondamental de faire ressortir clairement notre position par rapport à toutes ces théories sur la littérature issue de l'immigration maghrébine et le regard positif et constructif que nous portons sur ce corpus.

¹ Cette « porte entrouverte » sera franchie prochainement avec une étude sur l'« entre(-)deux espaces » et l'« entre(-)deux langues ».

On a besoin à présent, trente-six ans après la publication du roman *Le thé au harem d'Arché Ahmed* de Mehdi Charef, considéré comme l'œuvre fondatrice du corpus « intranger », d'une nouvelle ouverture sur ces textes. D'autres chercheurs se sont intéressés à ce corpus littéraire, à sa réception, à son positionnement au sein de la littérature française et à la désignation appropriée, mais ils l'ont fait d'une manière (plus) synthétique ou partielle². Cet ouvrage se veut donc un point de départ (approfondi) pour un nouvel investissement de la littérature des « étrangers du dedans ».

Dans ce qui suit, nous proposerons d'abord une analyse du statut de la littérature issue de l'immigration – un corpus controversé privé de « texte de naissance », mais dont l'avenir semble prometteur. Ensuite, nous nous intéresserons à l'ancrage « entre les deux » (ou plutôt « entre plusieurs ») des écrits beurs. Puis nous aborderons la question centrale de cette recherche, à savoir « s'agit-il vraiment d'une littérature innommable ? ». Afin de donner une réponse satisfaisante à cette question, nous présenterons un examen critique des différentes nominations, qui ont chacune des implications multiples. Il ne s'agit pas d'un simple recensement ou d'un simple parcours des délimitations empruntées par la critique littéraire pour désigner un objet. Il s'agit d'un panorama des dénominations où chaque terme est situé dans une histoire, qui se fait, qui se fabrique, et est examiné dans une démarche critique qui se veut rigoureuse (enquête lexicale, historiographie de la notion, points forts, disqualification). Même si la récapitulation de certains concepts peut paraître parfois longue et détaillée alors qu'ils font maintenant partie du domaine, nous la trouvons indispensable à notre entreprise d'élaborer une synthèse ou une mise au point des appellations forgées jusqu'à présent, plus ou moins applaudies, plus ou moins contestées, et d'apporter notre contribution à cette *affaire du nom*, en proposant la désignation « littérature des 'intrangers' », dépourvue, selon nous, de tout indice ghettoïsant, en mesure de souligner pleinement le statut *entre-les-deux* de cette littérature hors norme. Cet ouvrage est donc une contribution au changement de perspective dans l'appropriation de ce corpus littéraire et une prise de position au sujet d'un faux débat.

Pour atténuer le caractère purement théorique qu'une telle démarche suppose et, en même temps, pour mieux illustrer et vérifier nos

² Voir par exemple Habiba Sebkhi, *Littérature(s) issue(s) de l'immigration en France et au Québec* (2000), Christiane Albert, *L'immigration dans le roman francophone* (2005), Myriam Geiser, « La 'littérature beur' comme écriture de la post-migration et forme de 'littérature-monde' » (2008), etc.

hypothèses et nos opinions, nous nous servons d'un ensemble de six romans publiés entre 1990 et 2008 : Ferrudja Kessas, *Beur's story* (1990) ; Soraya Nini, *Ils disent que je suis une beurette* (1993) ; Malika Madi, *Nuit d'encre pour Farah* (2000) ; Faïza Guène, *Du rêve pour les oufs* (2006) ; Houda Rouane, *Pieds-blancs* (2006) et Habiba Mahany, *Kiffer sa race* (2008) (Annexe 1). Dans la constitution de notre corpus, nous avons pris en considération des romans « prototypes » écrits par des *écrivaines issues de l'immigration maghrébine*, des « récit[s] d'une condition » (Sebkhi 2000a : 28) s'intéressant au quotidien, centrés sur des existences distinctes, dont le narrateur (ou le personnage-clé) autodiégétique (ou hétérodiégétique) est une jeune fille vivant (au moins une partie de sa vie) dans la banlieue. Ces textes illustrent parfaitement les « ruptures », les changements et l'évolution qu'a connus la littérature issue de l'immigration maghrébine notamment sur le plan de la teneur autobiographique (que nous étudierons dans le dernier chapitre de cet ouvrage), du regard porté sur le monde, de l'espace de déroulement des intrigues, du maniement de la langue d'écriture³.

La présente étude est le fruit de longues années de travail et de réflexions assidues. Elle représente notre point de vue actuel sur le phénomène en discussion. Nous ne prétendons point que notre ouvrage résolve, une fois pour toutes, les nœuds gordiens autour de cette problématique, mais nous exprimons d'une manière systématique notre vision sur ces aspects controversés. Cet ouvrage n'est d'ailleurs qu'une pièce dans une réflexion plus vaste autour de cette question incontournable des créations littéraires des auteur(e)s issu(e)s de l'immigration – l'« entre(-)deux » –, à faire ressortir surtout sur le plan *intratextuel* (espace, langue, temps, etc.).

³Les romans du corpus servent par ailleurs de support textuel pour l'analyse de la problématique de l'« entre(-)deux » sur le plan de l'espace et de la langue. Voir notre thèse de doctorat intitulée *La problématique de l'« entre(-)deux » dans la littérature des « intrangères »*, soutenue publiquement le 12 décembre 2014 à l'Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis.

Premier chapitre.
Prolégomènes

Contexte

Dans les années 1980, la scène littéraire française devient le témoin d'un épisode inattendu – la prise de parole (ou de plume) des individus dont on a longtemps voulu ignorer la présence – les descendants des immigrés maghrébins. C'est à cette époque-là, plus précisément en 1983, que Mehdi Charef publie son premier roman, *Le thé au harem d'Archi Ahmed*, inspiré largement de sa vie et considéré (souvent) l'œuvre fondatrice de la littérature issue de l'immigration maghrébine. Charef était alors un inconnu, fils d'ouvriers, né en Algérie en 1952, arrivé en France à l'âge de dix ans grâce au regroupement familial, ayant connu la vie pénible des cités de transit, des bidonvilles et des quartiers difficiles de la banlieue parisienne. Son roman paraît au Mercure de France, une maison d'édition importante ayant publié les œuvres d'écrivains consacrés (André Gide, Colette, Guillaume Apollinaire, Eugène Ionesco, etc.), souvent récompensés de prix littéraires, sans pour autant oublier les auteurs inconnus du public. Dans son récit (qui connaît un véritable succès), Charef retrace le parcours difficile de Madjid, un adolescent déscolarisé d'origine algérienne, dans une cité parisienne où les mots d'ordre sont violence, pauvreté, déchéance, malheur. Sur la 4^e de couverture, on retrouve la présentation suivante :

Une cité H.L.M. Sur les murs : graffitis, slogans, appels de détresse, dessins obscènes. Madjid vit là. Il est fils d'immigrés, paumé entre deux cultures, deux langues, deux couleurs de peau, et s'invente ses propres racines, ses attaches. Il attend. Sans trop y penser à cause de l'angoisse, insupportable. La peur règne. La violence. L'amour aussi. [...] La tendresse, l'amitié, quelques rires : ce sont les seules lueurs dans une existence vouée à l'échec. (Charef 2009)

Ce récit, proposant une parole des *personnages marginaux* (Clerc 2005 : 281) en quête d'une place et d'une identité, ouvre donc la voie à une littérature « autre », située simultanément à *l'intérieur* et à *l'extérieur* de l'espace littéraire français. « Pas forcément un courant autonome ou un genre littéraire à part [...], mais un positionnement et un mode d'expression qui prend naturellement sa place dans le système littéraire [français] » (Geiser 2008 : 136), la littérature issue de l'immigration maghrébine émerge, dès ses débuts (le roman de Charef n'étant qu'un exemple), « du besoin de clarifier [une] identité

propre, imbriquée entre deux cultures » (Jarillot-Rodal 2005 : 130). Elle n'est pas, selon Christiane Albert, « une tentative pour réparer la rupture de l'immigration mais elle est, au contraire, un moyen de lui donner forme » (2005 :153). En s'engageant dans la littérature, les écrivains « font office de passeurs et élaborent des espaces de médiation entre plusieurs langues, plusieurs histoires, plusieurs imaginaires et peuvent de ce fait rendre compte du métissage des cultures » (Albert 2005 :153).

Littérature des « marges » (banlieue, individus issus de l'immigration maghrébine), entendues comme « écarts » par rapport au *centre*, et à la fois *littérature « en marge » de la littérature française*, c'est-à-dire « en dehors » des écrits littéraires circulants, la littérature issue de l'immigration voit, à partir du roman de Mehdi Charef, son corpus s'amplifier chaque année. D'autres individus vivant à la périphérie de la société française décident un jour que le temps est venu de faire entendre leur voix, de prendre la plume afin de s'affirmer sur la scène littéraire de l'Hexagone. Leurs parents, les immigrés authentiques, n'avaient pas osé parler. Ils avaient accepté de vivre l'immigration en silence, de ne pas s'exprimer, de rester cachés (sans avoir finalement d'alternative en raison de leur statut marginal). Tout ce qu'on savait d'eux (leur vie, leurs souffrances, leur douleur, leur mal-être, leurs rêves), c'était par la voix/voie des médias, des sociologues, anthropologues ou ethnologues qui déformaient la réalité ou accentuaient certains aspects (le plus souvent négatifs) de leur existence.

Lorsque des individus nés sur le territoire français ou arrivés en France à l'époque de leur petite enfance, appartenant à ce qu'on appelle « la deuxième génération des Maghrébins de France » (Hargreaves 2002 : 241)⁴, ayant connu « ce qu'il en coûte d'être nés enfants d'immigrés : pauvreté, précarité, conflits de voisinage, difficultés d'adaptation à l'école, délit de faciès, racisme ordinaire » (Desplanques 1191 : 140), deviennent des écrivains, un bouleversement se produit car

⁴Alec G. Hargreaves exclut du corpus beur, et nous embrassons complètement son point de vue, les œuvres littéraires « d'auteurs nés et élevés au Maghreb même lorsque leurs écrits traitent de l'immigration et des nouvelles générations issues de celle-ci. La raison fondamentale pour ce choix réside dans la conviction que le lieu de socialisation d'un auteur, c'est-à-dire le(s) milieu(x) dans le(s)quel(s) il passe son enfance et son adolescence, jette(nt) les bases d'un système de références socio-culturelles qui sera difficilement abandonné lorsqu'il aura atteint l'âge adulte et qu'une personne socialisée dans un autre milieu arrivera rarement à intérioriser au même degré » (2002 : 241-242). Il faut préciser également que les écrivains beurs proviennent d'une immigration provoquée par des raisons économiques.

ils « [consomment] une rupture traumatisante avec la génération qui [les] précède » (Pinçonat 2003 : 948). Si leurs parents représentaient surtout, comme nous l'avons vu, *l'objet* du discours produit par les autres, leurs descendants se transforment de nos jours en *sujets* du discours dont ils sont les énonciateurs. Il n'y a plus l'autre qui s'exprime sur eux, mais ce sont eux qui prennent la parole, sortant ainsi de l'obscurité à laquelle on avait condamné la première génération d'immigrés.

Le but de ces écrivains est d'« éclairer une zone de mutisme » (Sebkhî 1999), de faire parler un espace et une communauté périphériques, « sans parole [...], [qui] exclu[ent] la parole » (Bonn 1998 :15), à savoir la *banlieue*, les *immigrés* et leurs *descendants*. C'est le cas, entre autres, d'Akli Tadjer, écrivain d'origine algérienne né à Paris, qui publie en 1985 le roman *Les A.N.I du « Tassili »* ; de Nacer Kettane, arrivé en France à l'âge de cinq ans, fondateur de la Radio *Beur*, qui publie, toujours en 1985, le roman *Le sourire de Brahim* ; d'Azouz Begag, écrivain né dans la banlieue lyonnaise, dont le roman *Le gone du Chaâba*, paru en 1986, représente le point de départ d'une riche carrière littéraire ; d'Ahmed Kalouaz qui fait paraître, toujours en 1986, son premier roman *Point kilométrique 190* ; de Mehdi Lallaoui qui sort, la même année, le roman *Les Beurs de Seine*, etc.

Tous ces écrivains, et tant d'autres que nous n'avons pas mentionnés, représentent ce que nous pouvons appeler « la première génération de la deuxième génération ». La plupart d'entre eux – Akli Tadjer, Ahmed Kalouaz, etc. – continuent à écrire. Certains restent fidèles aux œuvres romanesques, d'autres se tournent vers la poésie, le théâtre ou la nouvelle, vers un autre public – la littérature de jeunesse – ou vers la scénographie. Le plus prolifique et le plus connu est sans aucun doute Azouz Begag. Sociologue, politicien (ministre délégué à la promotion de l'égalité des chances, conseiller culturel), écrivain, il a écrit environ une trentaine de romans et de nouvelles pour les adultes et les enfants et une vingtaine d'essais. Il publie en 2017 son dernier roman – *La voix de son maître* – et son dernier essai – *La faute aux autres*.

Les thématiques autour desquelles se construisent les œuvres littéraires de ces auteurs évoluent (d'habitude) au fur et à mesure qu'ils s'éloignent de leur première publication, le plus souvent à caractère (fortement) autobiographique. Akli Tadjer, par exemple, publie en 2014 le roman *Les Thermes du Paradis* où il présente le destin d'Adèle Reverdy, directrice de pompes funèbres à Aubervilliers. En 2016, Tadjer sort *La Reine du tango*, « un conte moderne, d'humour et de mélancolie où l'on découvre que le tango est plus qu'une passion, une addiction »

(Éditions JC Lattès). En 2018, il revient sur la scène littéraire avec *La vérité attendra l'aurore*, « un roman plus mordant que ses précédents opus » (Maire 2018).

Les années 1990 marquent, selon Mustapha Harzoune, une « rupture » (2001 : 19) dans l'évolution de la littérature issue de l'immigration maghrébine. La nouvelle vague d'écrivains est à la recherche d'un nouveau statut. Ces auteurs veulent afficher leur singularité tout en affirmant leur universalité. Harzoune réalise une fresque remarquable de ces voix littéraires inédites issues de l'immigration maghrébine :

Point d'appartenance ici, ou alors mesurée, comptée, distancée. Nul porte-parole non plus. Ils déchirent les images stéréotypées qui, du bon petit sauvage en passant par le docile et pittoresque colonisé de cartes postales, voudraient les présenter comme les enfants honteux d'une migration honteuse. Ce n'est pas comme « produit » de la migration qu'ils entendent voir aborder leurs livres mais selon les critères communs au commun des écrivains. [...] Ces auteurs, bousculant les clichés, traduisent par des mots leur singularité, mais aussi l'universalité de leur existence. (2001 : 19)

Le public fait la connaissance de Mounsi, écrivain et chanteur d'origine kabyle ayant passé son enfance dans un bidonville de Nanterre, qui publie en 1990 *La noce des fous*, « certainement [le roman] le plus noir de la littérature dite 'beur' » (Dejeux 1990 : 61) ou encore de Rachid Djaïdani, champion de boxe anglaise d'Île-de-France et, ensuite, acteur, qui sort en 1999 le roman *Boumkoeur* (envisagé au départ comme un scénario), considéré à l'époque un phénomène médiatique et vendu à plus de 90.000 exemplaires. À l'instar des écrivains de la « génération » précédente, nombreux sont ceux qui choisissent d'aller au-delà d'une première œuvre littéraire. Djaïdani est cette fois-ci l'auteur le plus apprécié et le plus connu. Il est également acteur et réalisateur.

Si nous continuons dans la même logique, nous pouvons dégager une troisième vague – dans les années 2000 – faite de « citoyens de là et d'ailleurs, ouverts sur le monde et sa richesse, [qui souhaitent] combattre par le verbe et par la plume les préjugés honteux qui sclérosent [le] pays et minent le vivre-ensemble » (Collectif *Qui fait la France* 2007 : 10), d'écrivains « ancrés dans le réel, [...] [engagés] pour une littérature au miroir, réaliste et démocratique, réfléchissant la société et ses imaginaires en son entier » (Collectif *Qui fait la France* 2007 : 10). Nous citons, entre autres, Magyd Cherfi, issu des quartiers nord de Toulouse, chanteur et

parolier du groupe Zebda, qui publie en 2004 *Livret de famille* (son troisième roman, *Ma part de Gaulois*, paru en 2016, sera retenu dans la première sélection du prestigieux Prix Goncourt) ; Nor Eddine Boudjedja qui signe en 2005 son premier roman – *Little Big Bougnoule* ; Mohamed Razane, né au Maroc et arrivé en France à l'âge de neuf ans dans le cadre du regroupement familial, qui fait sortir en 2006 le roman *Dit violent* ; Mabrouck Rachedi, né dans la banlieue parisienne, qui publie toujours en 2006 *Le poids d'une âme*, roman nommé à plusieurs prix, etc.

Une caractéristique de la littérature beur est le nombre important de voix féminines qui, en prenant la plume, ont choisi de sortir du silence auquel la communauté, la tradition et la religion les ont condamnées. À partir des années 1980, le corpus littéraire produit par des femmes d'origine maghrébine n'a cessé de s'enrichir tout en occupant une place importante sur la scène littéraire française grâce à « l'intensité de l'engagement [des] auteures, [à] la profondeur de leur analyse et de leur réflexion, [à] sa qualité littéraire » (Mata Barreiro 2006 : 161). Pour Charles Bonn, cette importance croissante de l'écriture féminine dans ce cas précis de l'immigration maghrébine ne devrait pas étonner. Tout d'abord, le chercheur considère que cette émergence littéraire a lieu « dans le cadre de la prise de parole par un espace encore dénué de sa propre voix » (Bonn 1996). Ensuite, Bonn rappelle que « l'expression de l'immigration [est] très vite associée à celle des femmes, à une époque encore attentive à l'expression des 'minorités' » (1996). Ces auteures ne se contentent donc pas, à l'instar de leurs confrères, de donner de la voix à un espace périphérique – la banlieue –, à une communauté ignorée, à un groupe social longtemps délaissé – les immigrés. Elles prônent également, selon Mata Barreiro, « le droit de construire une identité individuelle qui intègre les aspects féminins, immigrés et jeunes » (2006 : 170).

Les premières à publier sont Leïla Houari, née à Casablanca et arrivée en Belgique à l'âge de sept ans (*Zeïda de nulle part*, 1985)⁵ ; Farida Belghoul, issue d'une famille d'origine algérienne établie à Paris (*Georgette !*, 1986 – roman très apprécié par la critique, considéré souvent le chef-d'œuvre de la littérature beur, ayant reçu le Prix Hermès du premier roman) ; Sakinna Boukhedenna (*Journal. « Nationalité : immigré(e) »*, 1987), etc. C'est la génération des insoumises, des

⁵ Hargreaves intègre dans son recensement du corpus beur « des écrivains d'expression française qui ont été élevés par des immigrés maghrébins dans des pays autres que la France mais où les conditions d'accueil ont été [...] similaires à celles de l'Hexagone » (2008 : 198).

militantes qui n'acceptent pas l'étiquette « beur »/« écrivain beur » et qui s'engagent dans la lutte anti-raciste. Leur œuvre est parfois un prétexte pour s'opposer au système, à la société, aux arrière-pensées.

La deuxième vague d'écrivaines issues de l'immigration maghrébine est représentée par Ferrudja Kessas, née dans la banlieue parisienne (*Beur's story*, 1990) ; Soraya Nini, née à Toulon de parents algériens (*Ils disent que je suis une beurette*, 1994) ; Nadia Berquet, qui passe son enfance dans la Cité des fleurs de Nanterre et qui publie en 1997 un roman éponyme ; Minna Sif, née en Corse de parents marocains, arrivée ensuite à Marseille (*Méchamment Berbère*, 1997), etc. Ces auteures semblent s'orienter vers un militantisme plus modéré qui se manifeste plutôt sur un plan personnel.

C'est à partir des années 2000 que l'écriture féminine s'enrichit véritablement de productions littéraires variées d'où émanent le désir de dialogue, de conciliation, de croisement, de métissage. Nous citons Malika Madi, d'origine algérienne, née en Belgique (*Nuit d'Encre pour Farah*, 2000) ; Faïza Guène, cadette d'une famille originaire d'Algérie, née à Bobigny et ayant grandi dans la cité des Courtilières à Pantin (*Kiffe kiffe demain*, 2004) ; Houda Rouane, née de parents marocains (*Pieds-blancs*, 2006) ; Habiba Mahany, née dans la banlieue parisienne (*Kiffer sa race*, 2008) ; Kaoutar Harchi, issue d'une famille d'origine marocaine établie à Strasbourg (*Zone cinglée*, 2009), etc.

Comme leurs confrères littéraires, les écrivaines oscillent entre l'abandon de la carrière après la sortie du premier roman et le choix d'une autre profession ou, au contraire, la continuation de leur travail littéraire. D'un côté, il y a Ferrudja Kessas qui se tourne vers l'animation, Soraya Nini qui devient scénariste ou Farida Belghoul qui est une fervente militante politique. De l'autre côté, il y a celles qui continuent à écrire (tout en ayant aussi d'autres préoccupations). Faïza Guène en est peut-être le meilleur exemple. Ses romans – *Du rêve pour les oufs* (2006), *Les gens du Balto* (2008), *Un homme, ça ne pleure pas* (2014) *Millénium blues* (2018) – ont été fortement appréciés par le public. N'oublions pas Kaoutar Harchi, sociologue de formation. Elle continue à écrire des romans (*L'Ampleur du saccage*, 2011 ; *À l'origine notre père obscur*, 2014). Elle a publié également un essai – *Je n'ai qu'une langue, ce n'est pas la mienne. Des écrivains à l'épreuve* –, retenu dans la deuxième sélection du Prix Médicis 2016.

Les œuvres littéraires des écrivains issus de l'immigration maghrébine, toutes générations confondues, parlent (le plus souvent), comme le remarque Jeanne-Marie Clerc, « du social de façon frontale »

(2005 : 272) et introduisent dans la littérature française, selon le même chercheur, « un discours social spécifique et cohérent ainsi que de nouvelles représentations des rôles sociaux, telles qu'elles se font jour dans une société française de plus en plus marquée par le multiculturalisme » (2005 : 272). Les écrivains se racontent ou racontent leurs proches, leurs expériences en tant qu'individus écartelés entre deux cultures, deux espaces, deux langues et deux identités qui ont des difficultés à « cohabiter » ou inventent des histoires à caractère vraisemblable rappelant le destin de tout un groupe d'individus nés dans l'immigration de leurs parents, menant leur existence misère à la périphérie de l'espace français. Ils y décrivent alors un quotidien connu, transfèrent sur leurs personnages « un fragment de la mémoire [post-] immigrée, mémoire morcelée, douloureuse, mais aussi 'mémoire fertile' » (Desplanques 1991 :148) faite de souffrances, de blessures inguérissables, d'illusions (perdus), de souvenirs d'une relation conflictuelle avec la société et la famille. Ils y intègrent également leur besoin d'être reconnus en tant que véritables citoyens français. Ils écrivent pour « [se] justifier, se dire et ainsi s'affirmer, trouver leur identité » (Obajtek-Kirkwood 2008), pour se (re)connaître ou se (re)découvrir, pour faire connaître aux autres des choses insoupçonnées. Ils écrivent pour sortir du silence, pour revendiquer le droit à la parole et leur place dans une société qui semble vouloir les oublier, pour créer un espace de liberté où le poids des traditions disparaît, où ils peuvent (enfin) s'exprimer.

Lorsqu'elle laisse transparaître la nostalgie et l'amour pour les géniteurs, leur écriture devient une offrande aux parents le plus souvent analphabètes (en français), « comme s'il s'agissait, par le biais de l'écriture, de renouer un dialogue par delà les ruptures de l'adolescence, d'exprimer une tendresse qui n'avait pas trouvé à se dire auparavant » (Desplanques 1991 : 148). C'est le cas, entre autres, du roman *Pieds-blancs* que Houda Rouane dédie à « ceux qui ont donné un visage à ma chance : mon père, ma mère, ma famille d'ici et d'ailleurs ». Mehdi Charef dédie le roman *Le thé au harem d'Archi Ahmed* (1983) à « Mebarka, ma mère, même si elle ne sait pas lire ». Azouz Begag consacre *Le marteau pique-cœur* (2004) « à mon père, à ma mère qui n'auront jamais pu lire un de mes livres ». Faïza Guène dédie *Kiffe kiffe demain* (2004) à ses parents et *Un homme, ça ne pleure pas* (2014) « à la mémoire de mon père ». Leïla Houari consacre *Zeïda de nulle part* (1985) « à ma mère et à son rêve ... » et *Les rives identitaires* (2011) « à ma mère, à sa joie de vivre ». Quant à Minna Sif, elle dédie *Méchamment*

berbère (1997) « à ma mère ... ». Pour Habiba Sebkhi, cette célébration des parents est un « acte de réhabilitation, car on ne parle guère de ce qui à nos yeux ne mérite pas d'être dit, écrit et partagé » (2000a : 148).

En nous référant strictement aux *écrivaines* issues de l'immigration maghrébine, il faut noter la signification exceptionnelle de leur irruption sur la scène littéraire française. Pour Najib Redouane, il s'agit tout simplement d'un acte que leurs mères n'ont pas pu accomplir « à cause de leur manque d'éducation à la française et des lois ancestrales imposant à la femme de se taire » (2012 : 43). Les écrivaines beures se présentent alors comme les porte-paroles de toutes ces femmes appartenant à la communauté maghrébine de France – filles et mères. Dans leurs productions littéraires, elles se proposent d'explorer « sur un mode réaliste et intime les grands problèmes auxquels [ces femmes] font face toutes générations confondues, partagées entre deux contextes mutuellement exclusifs, le milieu familial et le milieu social » (Redouane 2012 : 44).

Dans son ouvrage *La littérature féminine de langue française au Maghreb*, Jean Déjeux soulignait par ailleurs qu'« écrire, pour la femme du Maghreb, c'est sortir dans la vie publique, s'affirmer, se libérer » (1994 : 195). C'est grâce à la littérature que les femmes maghrébines pouvaient s'approprier le « je », cette manière de s'exprimer trop personnelle qui leur permettaient de sortir du silence et de la maison aliénante et que « les bienséances, les coutumes et les traditions occultaient » (Déjeux 1994 : 213). En choisissant (le plus souvent) le style autobiographique, elles ont pu « raconter leur combat, leurs désirs, leur promotion » (Déjeux 1994 : 213). En optant pour l'écriture romanesque, elles ont pu « parler de multiples cas, vies, conflits d'autres femmes sous couvert de la fiction » (Déjeux 1994 : 213).

On pourrait faire, selon nous, des considérations similaires à l'égard des écrivaines *issues* de l'immigration maghrébine. Celles-ci s'expriment non pas de l'autre rive de la Méditerranée, dans une société patriarcale, qui laisse à la femme peu de place à l'épanouissement, mais dans l'Hexagone ou plutôt à sa périphérie où la famille et la communauté, comme « matries » en miniature, semblent vouloir imposer à la femme un même statut marginal, silencieux. Pour les auteures nées de parents immigrés d'origine maghrébine l'écriture devient, bien plus que pour les auteures occidentales (« de souche »), « le symbole d'une liberté acquise et l'expression d'un courage certain dans un monde contraignant » (Redouane 2012 : 47). Leurs œuvres littéraires sont alors un instrument pour « briser la loi du silence » (Mata Barreiro 2006 : 169), pour

transgresser des lois non écrites. Dans l'« Introduction » de son ouvrage *Effets du féminin. Variations narratives francophones*, où elle analyse les œuvres littéraires des « femmes de culture française et/ou francophone appartenant à une pluralité d'aires culturelles » et à des époques différentes, Carmen Boustani insiste sur l'importance de l'acte d'écriture pour la femme (2003 :10)⁶. Elle note :

C'est dans l'espace textuel que ces écrivaines s'expriment en « sujet parlant » symbolisant leur vécu, leurs émotions et leurs plaisirs en une écriture poétique. Elles retracent ou figurent souvent leur parcours singulier en quête d'une réalisation de soi. Je dirais qu'il s'agit là d'une écriture « contestataire » qui transgresse allégrement les codes du langage et des lois sociales. Le féminin perd alors son sens péjoratif et il se constitue un véritable élargissement de la sensibilité. (Boustani 2003 : 10)

Ces propos peuvent s'appliquer naturellement aux écrivaines issues de l'immigration maghrébine.

Dans son article « Parole dévoilée », l'écrivaine Maïssa Bey, vivant et publiant en Algérie, évoque de son côté la valeur transgressive de l'écriture féminine. Selon Bey, le fait d'écrire autorise les femmes à enfreindre « délibérément l'ordre établi qui voudrait que leurs voix ne soient que murmures dans le silence de maisons fermées » (2003 : 14), à « se mettre à nu », à « se dévoiler ». Et à l'auteure de continuer : « La parole de femme est souvent une parole arrachée aux autres, conquise, mais en même temps arrachée de soi, car elle implique une mise à nu, un dévoilement, même si, par les détours de la fiction, le 'je' de l'être avance masqué » (2003 : 14). Pour Bey, la particularité de cette écriture féminine est un « autre regard [posé sur le monde], un regard différent, à la fois lucide et passionné, lourd des silences subis, parfois choisis, et des violences traversées » (2003 : 14). Et justement, Ferrudja Kessas, Soraya Nini, Malika Madi, Habiba Mahany, Faïza Guène et Houda Rouane, écrivaines issues de l'immigration maghrébine (et la liste n'est pas close), posent leur regard sur leur milieu social et familial en explorant des problématiques en lien avec l'existence de la femme ayant subi

⁶ L'auteur s'intéresse, entre autres, à Françoise Collin (romancière belge), à Andrée Chedid (écrivaine d'origine libanaise), à Abla Farhoud (écrivaine québécoise d'origine libanaise), à Gisèle Pineau (écrivaine d'origine guadeloupéenne), à Assia Djebar (écrivaine d'origine algérienne), à Mariama Bâ (écrivaine sénégalaise), à George Sand (écrivaine française), etc.

l'immigration ou étant née dans l'immigration : la quête identitaire, la violence, le racisme, le statut au sein de la famille et de la société, l'« entre(-)deux » géographique, linguistique, culturel, etc. Ces six auteures, tout comme leurs consœurs, proposent donc, et nous citons Najib Redouane, « une perspective particulière de [leur] vision du monde, des rapports humains, de [leur] identité féminine et de [leur] combat pour avoir le droit d'exister, de parler, de dire et d'écrire sur ce qui [les] touche et [les] concerne » (2012 : 25). Elles éclairent également, et nous reprenons toujours les propos de Najib Redouane,

leur vécu et [inscrivent] ainsi leur lutte contre la marginalisation croissante dont elles sont frappées aussi bien dans leurs communautés que dans la société française. Cela signifie qu'au-delà du déracinement de la famille, de l'intégration physique, elles vont mettre en lumière [...] la condition féminine, imposée non pas par la terre d'accueil, mais résultant de la culture ancestrale perdurant à l'infini du temps qui passe. (2012 : 25)

Faïza Guène, l'une des plus importantes et intéressantes voix féminines de la littérature issue de l'immigration maghrébine, explique, dans une interview à l'occasion de la sortie de son deuxième roman *Du rêve pour les oufs*, la présence de la « misère sociale » dans les pages de son œuvre : « C'est le contexte qui le veut. Je n'écris pas sur la misère. Ce n'est pas mon fonds de commerce. J'ai grandi dans cette ambiance. C'est naturel que j'écrive en parlant de tout ça. Ça nourrit ce que j'écris [...]. J'écris sur la vie dans ces cités » (2006). En effet, les six romancières évoquées ci-dessus témoignent à travers leurs œuvres littéraires de la vie dans des cités *extra* ou *intra-muros* avec tout ce qu'elle a d'affligeant, de la vie dans des familles où la « matrice » se fait toujours présente, « des problèmes rencontrés dans leur quête de la liberté personnelle par les adolescentes et femmes issues de familles musulmanes » (Hargreaves 2000 : 54). Elles mettent en scène des narratrices ou des personnages féminins-clé (c'est le cas du roman *Beur's story*, écrit à la troisième personne), des jeunes filles autour desquelles se construit l'intrigue, qui peinent à trouver le bon chemin, *leur* chemin dans une vie que les autres veulent leur imposer. D'après Anne Marie Miraglia, seule « la voix d'une enfant ou d'une adolescente peut révéler la double aliénation qui guette la jeune beure avant que les sentiments de pudeur et de honte ne l'étouffent progressivement et la réduisent au silence » (2012 : 124). Les écrits des auteures « intrangères » servent alors à « [lever] le voile sur le sort des jeunes femmes beures dans

l'espoir d'un avenir plus libre à l'extérieur comme à l'intérieur de l'espace domestique » (Miraglia 2012 : 124). Ferrudja Kessas, Soraya Nini, Malika Madi, Habiba Mahany, Faïza Guène et Houda Rouane lèvent elles aussi ce *voile* sur l'existence des jeunes filles vivant dans un « entre(-)deux » (souvent aliénant), oscillant entre la contestation d'un destin imposé et l'acceptation sereine ou, au contraire, par obligation, d'une existence *hors normes*. Ce qui en résulte, c'est une réflexion personnelle sur la problématique de l'« entre(-)deux » repérée à plusieurs niveaux – géographique, identitaire, linguistique, culturel, social, etc.

Une observation s'impose. Béatrice Didier affirme dans son ouvrage *L'écriture-femme* que,

s'il y a bien une spécificité de l'écriture féminine, je ne pense pourtant pas que l'on puisse établir une ségrégation absolue entre écriture masculine et écriture féminine [...]. La spécificité de l'écriture féminine n'exclut pas ses ressemblances avec l'écriture masculine. D'où l'extrême difficulté [...] qu'il pourrait y avoir à décréter tel thème exclusivement féminin. (1999 : 6)

Pour ce qui est des écrivain(e)s issu(e)s de l'immigration maghrébine, ils/elles cultivent dans leurs œuvres globalement les mêmes thématiques étant donné l'« importance du facteur social dans [leurs] création[s] artistique[s] » (Didier 1999 : 5). Ce qui diffère c'est le regard qu'ils/elles portent sur ces problématiques ou le poids qu'ils/elles leur confèrent à l'intérieur de leurs récits. Les écrivains vont s'intéresser principalement à la vie des jeunes, à la « galère » qu'ils affrontent jour après jour, aux conflits violents avec les autorités, etc. En revanche, les auteures dessineront le trajet mi-réel, mi-inventé (notamment) des jeunes filles en rupture avec la famille et la communauté, victimes d'un destin dans lequel elles ne se reconnaissent pas ou d'actes violents, qui décident un jour de transgresser l'ordre établi.

Questions terminologiques

Après avoir présenté succinctement le contexte de l'émergence de la littérature issue de l'immigration maghrébine et l'intérêt notamment de sa branche féminine, il est temps d'éclaircir les termes fondamentaux du titre de notre ouvrage, à savoir « entre(-)deux » et « intranger ».

« *Entre(-)deux* »

Pour Mariana Ionescu, coordinatrice du premier numéro de la revue *Les Cahiers du GRELCEF* intitulé « L'entre-deux dans les littératures d'expression française », l'« entre-deux » représente un des concepts « privilégiés par la critique littéraire universitaire des dernières années », ce qui ne devrait pas étonner « car la problématique de l'entre-deux est amplement présente dans la littérature contemporaine » (2010 :11). Mais à quoi ce mot composé renvoie-t-il plus précisément ?

Dans l'article « L'entre-deux et le tiers : lieux d'émergence et d'innovation problématiques », Noëlle Batt s'interroge, à juste titre : « qu'en est-il donc de cet 'entre-deux', une préposition suivie d'un numéral, les deux réunis par un trait d'union, le tout proposé comme substantif ? » (1996 : 7). De notre côté, nous compléterions ainsi la question : quelle est la fonction de ce signe orthographique ? La signification du terme changerait-elle si l'on enlève le trait d'union ?

Le dictionnaire du *Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales* propose plusieurs définitions du terme « entre-deux »⁷ (orthographié avec un trait d'union). Tout d'abord il s'agit d'un « espace délimité par deux choses ». Ensuite, le dictionnaire présente une série d'emplois techniques du mot :

cout. Bande de tulle, de dentelle, de broderie entre deux parties rapportées d'un tissu

cuis. *Entre-deux de morue.* La partie entre la tête et la queue du poisson,

ébénisterie. Petit meuble à hauteur d'appui, le plus souvent en marqueterie de bois exotique destiné à être placé entre deux fenêtres ou deux portes

⁷ Le dictionnaire donne une deuxième graphie du mot : *entredoux*.

sp. (baskett). Jet du ballon par l'arbitre entre deux joueurs pour la reprise du jeu.

Nous y retrouvons également deux autres explications : « espace de temps entre deux dates, deux événements » et « état intermédiaire entre deux extrêmes ».

Le *Littré* conserve uniquement les définitions techniques relatives à la cuisine, à l'ébénisterie et à la couture. Il en ajoute en revanche deux autres explications spécialisées :

terme de fabrique. Endroit où les forces n'ont pas tondu le drap d'assez près,

terme de marine. Entre-deux des sabords, espace plein de la muraille intérieure qui est entre les deux sabords ; Entre-deux des lames, espace vide que laissent entre elles les lames élevées par une grosse mer ; Absolt. La distance entre le grand mât et le mât de misaine.

Le dictionnaire propose également deux définitions générales : « partie ou place qui forme séparation entre deux choses » et « loc. adv. Exprime un terme ou un degré moyen »⁸.

Les définitions non techniques du terme « entre-deux » citées ci-dessus semblent osciller entre deux significations contraires : un espace qui *sépare/qui participe au rapprochement* de deux points.

Pour Daniel Sibony, philosophe, psychanalyste et écrivain, qui consacre tout un ouvrage à l'analyse de cette notion – *Entre-deux : L'origine en partage* (1991) –, les deux sens opposés de l'« entre-deux » fusionnent. Sibony définit alors cette notion comme une

coupure-lien entre deux termes, à ceci près que l'espace de la coupure et celui du lien sont plus vastes qu'on ne croit ; et que chacune des deux entités a toujours déjà partie liée avec l'autre. Il n'y a pas de *no man's land* entre les deux, il n'y a pas un seul bord qui départage, il y a deux bords mais qui se touchent ou qui sont tels que des flux circulent entre eux. (1991 : 11)

Selon l'auteur, l'« entre-deux » est une « posture » qui caractérise « toutes nos situations cruciales » (1991 : 15). Dans son ouvrage, Sibony réfléchit sur l'« entre-deux langues », l'« entre-deux cultures »,

⁸ Le *Bob : dictionnaire d'argot, ou l'autre trésor de la langue* affiche une autre définition du terme (orthographié aussi « entre-deux » et « entredeux ») : « entre-cuisse, sexe, sexe féminin ».

l'« entre- deux femmes », l'« entre-deux voyages », etc. Dans toutes ces situations, les deux termes mis en relation sont « distincts mais très raccrochés l'un à l'autre » (Sibony 1991 : 181).

Dans l'article « L'entre-deux et le tiers : lieux d'émergence et d'innovation problématiques », Noëlle Batt propose une autre délimitation de la notion. Elle affirme que l'« entre-deux », en tant qu'idée « d'un lieu intermédiaire, lieu entre deux autres lieux, d'un temps intermédiaire entre deux autres temps, d'un sujet intermédiaire entre deux autres sujets » (Batt 1996 : 7), doit être lu « en creux ou en relief » (Batt 1996 : 7), selon l'aspect sur lequel on focalise. Si l'on prend en compte l'idée de « frontière », de « ligne de crête », d'« interface », on est alors en présence de l'« entre-deux » (Batt 1996 : 7). Si l'on change d'optique et que l'on insiste sur « le nouvel espace qui surgit entre les deux autres », on est en présence d'un « tiers-espace » (Batt 1996 : 7). Batt explique plus loin son point de vue :

L'entre-deux évoque la fragmentation, la disjonction alors que le tiers-espace suggérerait plutôt la conjonction et l'éclosion, à moins que la différence tienne plutôt à un problème de périodisation. [...] La distinction, la séparation de deux espaces précède la constitution, la création d'un troisième espace, [...] la disjonction logique et temporelle précède la conjonction. Soumettre à l'analyse le moment de la fracture ou celui de la création, n'est peut-être alors qu'une question de goût ou de timing, l'important étant de prendre acte de cet espace élastique (entre-deux devenant tiers) comme lieu de création, d'innovation, et d'invention de significations. (1996 : 22)

Les opinions des deux chercheurs semblent donc s'opposer. Si Daniel Sibony envisage uniquement une « coupure-lien », un assemblage, Batt conçoit une progression de la signification, puisque l'on passe de la « fragmentation » à la « conjonction ».

La manière dont cette problématique apparaît dans la littérature issue de l'immigration (en ce qui concerne l'appellation, l'espace de déroulement des intrigues et la langue d'écriture⁹, etc.) nous oblige à nous positionner d'une certaine manière « entre les deux » thèses déjà évoquées, ou, plutôt, « dans les deux » thèses. Pour rester fidèle à la notion de l'« entre(-)deux » qui, selon nous, est essentielle dans une analyse de la littérature issue de l'immigration maghrébine, et à la fois

⁹Pour une analyse de l'espace de déroulement des intrigues et de la langue d'écriture sous l'aspect de l'« entre(-)deux », voir Puțan 2014.